



Pourquoi certains métiers ne se féminisent pas

ÉGALITÉ La pénurie de talents dans les professions techniques et technologiques est importante en Suisse. L'une des causes: le faible taux de femmes exerçant ou étudiant dans ces domaines, qui progresse peu avec les années. Mais des solutions existent

JULIE EIGENMANN

@JulieEigenmann

La Suisse souffre d'une pénurie de talents dans l'exploitation, la logistique, l'informatique, les données, la fabrication et la production (selon le Baromètre Manpower des perspectives d'emploi). Et il s'avère qu'il y a particulièrement peu de femmes dans ces domaines. Résoudre ce second problème pourrait donc, en plus de favoriser l'égalité, aider à résoudre le premier.

Les chiffres parlent d'eux-mêmes: selon l'OFS, la proportion de femmes spécialistes IT était de 18,2% en 2019, contre 15,9% en 2010. En 2015, seulement 16% des personnes actives dans l'ingénierie étaient des femmes. Mais le phénomène s'observe bien en amont du marché du travail déjà, à divers niveaux de formation. Ainsi, à titre d'exemple, environ 1000 femmes effectuaient un apprentissage en construction et génie civil en 2020, contre environ 12000 hommes. A la Haute Ecole spécialisée de Suisse occidentale, en technique et IT, les femmes étaient 7% en 2010 et ne sont pas beaucoup plus nombreuses dix ans plus tard, soit 10%. A l'EPFL, le pourcentage d'étudiantes de bachelor en STI (génie électrique et électronique, génie mécanique, génie des matériaux et microtechnique) était de 11% en 2010. Il a progressé à 18% en 2019.

Le seuil des 30%

Les raisons de ce déséquilibre sont nombreuses. D'abord, constater que ces cursus sont si peu féminisés n'encourage pas les jeunes filles à se lancer. «Dans un amphithéâtre, on peut très rapidement compter le nombre de femmes présentes», rapporte Garance, étudiante en génie mécanique en 2e année de bachelor à l'EPFL.

Un cercle vicieux. «Dans les cursus où les femmes sont très minoritaires, elles doivent souvent se justifier d'un tel choix, et c'est tout juste si on ne remet pas en question leur féminité», déplore Helene Fügler, déléguée à l'égalité pour l'EPFL. Mais quand on atteint 30% de femmes environ, elles sont davantage visibles et donc moins réduites à leur genre.»

Il faut dire aussi que les stéréotypes ont de quoi démotiver les filles. «Je pense que le terme «génie mécanique» fait un peu peur aux femmes, elles imaginent tout de suite un mécanicien et ne s'y identifient pas», croit Garance. Les mots ont en effet leur importance. «On s'est longtemps demandé pourquoi le cursus sciences de la vie de l'EPFL avait plus d'étudiantes, alors que la première année est très semblable à d'autres», détaille Helene Fügler. Et il s'est avéré qu'il évoque davantage la biologie, la nature, que cela renvoie aux filles et qu'elles s'y trouveraient plus légitimes.»

Le rôle des modèles n'est pas à négliger pour les filles et les étudiantes

Comment faire, alors, pour que davantage de femmes se sentent stimulées à s'engager dans ces voies? Il faut agir dès le plus jeune âge, estime Farnaz Moser, cheffe du Service de promotion des sciences de l'EPFL, qui a développé un programme pour encourager les jeunes filles.

«Nous donnons par exemple un cours intitulé «Les robots, c'est l'affaire des filles», destiné aux élèves de 11 à 13 ans. Si on ne mentionne pas les filles dans le nom du cours, les parents pensent souvent par défaut qu'il est destiné aux garçons», regrette la spécialiste.

Pour les adolescentes, le Service de promotion des sciences propose aussi un Coding club, avec des ateliers en présentiel ou en ligne, et du mentorat. «Nous suscitons leur enthousiasme, à travers ces activités, mais nous créons aussi un dialogue avec les parents pour faire passer le message que cela représente un avenir possible pour leurs filles», précise Farnaz Moser. Parce que l'on sait qu'aujourd'hui encore, lorsqu'une jeune mentionne son intérêt pour ces métiers, on lui répond souvent: «C'est vraiment ce que tu veux faire, tu es sûre?»

L'Ecole 42 sur le pont

A l'école, les enseignants ont aussi leur responsabilité, en interrogeant autant les filles que les garçons lors d'exercices en sciences. La venue d'étudiantes dans les classes permet aussi aux fillettes de s'y identifier. Car le rôle des modèles n'est pas à négliger, et cela reste vrai plus tard dans les études. «Quand l'EPLF recrute des femmes, parfois à l'international, c'est important en tant que tel, mais c'est aussi pour les étudiantes une possibilité de se projeter dans ce type de carrières», pense Helene Fügler.

Un établissement dont la première volée débutera cette année prend cette problématique très au sérieux: c'est la nouvelle Ecole 42 à Lausanne, la première ayant été fondée à Paris en 2013 par Xavier Niel pour former des développeurs informatiques. L'équipe



Le Temps
1002 Lausanne
058 269 29 00
<https://www.letemps.ch/>

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 32'473
Parution: 6x/semaine

Page: 17
Surface: 66'126 mm²

Ordre: 1086739
N° de thème: 999.056

Référence: 81077412
Coupage Page: 2/2

romande a organisé, mi-juin, une conférence en ligne sur la thématique «Comment faire émerger un monde digital mixte?» «Nous voulons atteindre la parité le plus rapidement possible, et l'idée est donc de nous adresser aux femmes pour qu'elles se disent: et pourquoi pas moi?» détaille Christophe Wagnière, directeur de l'Ecole 42 Lausanne. Car il s'agit beaucoup d'une question d'image: Isabelle Collet, informaticienne, professeure en sciences de l'éducation à l'Unige et spécialiste des ques-

tions de genre, rappelait lors de la conférence qu'en Malaisie, l'informatique est un métier dit «de femmes», notamment parce qu'il peut se faire à la maison et ne nécessite pas de force physique.

Le directeur est optimiste: 25% de candidates ont réussi la première phase de sélection avant un mois de test intense dès le 6 juillet. Et comme l'Ecole 42 est adressée à tous, indépendamment du cursus suivi précédemment, des femmes qui n'auraient pas pris les «bonnes» options pendant

leur parcours scolaire pourraient quand même s'avérer intéressées. L'école s'assurera aussi, «à travers des moments d'échange, que les femmes ne baissent pas les bras parce qu'elles croient ne pas être à leur place», rapporte Christophe Wagnière. Des sensibilisations sur les comportements qui pourraient amener les femmes à se sentir mal à l'aise auront aussi lieu pour faire de l'école un endroit sûr. Une mentalité inclusive «qui devra ensuite s'exporter dans les entreprises», conclut le directeur. ■

Pour que davantage de femmes se sentent stimulées à s'engager dans ces voies, il faudrait agir dès le plus jeune âge.
(JEAN-CHRISTOPHE BOTT/KEYSTONE)

